

Chronique routière

Alain Bouillaguet Vidal

A Albert Camus

pour AY

*« Il y a des jours, en Algérie, où la campagne
est noire de soleil. »*

Jacques était content d'avoir écrit cette phrase, il y a longtemps, même s'il n'était pas certain de la restituer fidèlement. Mais elle contenait une vérité essentielle : la terre d'Algérie s'était donnée pour toujours au soleil. C'est exactement ce que comprirent les marins et les soldats foulant pour la première fois de leur vie le sol d'Afrique, un jour d'été 1830, sur une magnifique plage dont l'éclat aveuglant les obligeait à plisser les yeux. Mais il ne faut pas s'y tromper : si l'on débarque pour corriger la barbaresque qui sème la terreur en Méditerranée, on n'en oublie pas pour autant son confort et ses habitudes du Faubourg Saint-Germain : c'est accompagnés de coiffeurs, barbiers, traiteurs, tailleurs et cocottes que les officiers s'installèrent confortablement pour passer leur première nuit africaine. Demain, on verrait bien comment se frayer un chemin jusqu'à Alger.

* * *

– Si tous les bagages sont dans la voiture, je propose que nous nous mettions en route, dit Paul, d'une voix enjouée.

– Tu es pressé de piloter ton bolide, répondit Jeanine, d'un ton légèrement moqueur.

– Dame, 200 chevaux sous le capot, ça ne laisse pas de marbre ! Si nous partons maintenant, nous pourrions être à Paris en fin d'après-midi.

Odette intervint : « Si nous arrivons assez tôt, je vous invite dans un petit chinois que je viens de déguster. Et le plus drôle, c'est qu'il est installé rue du Dragon, ajouta-t-elle en pouffant avec élégance.

Paul reprit la parole : « Eh bien, en route tout le monde ! Mais au fait, où est Jacques ? »

– Il arrive tout de suite. Pour l'instant, je le devine regardant le soleil qui joue sur le bleu de la mer et le rouge des rochers. Il se livre à ce rite tous les matins quand nous nous installons ici, hiver comme été, il appelle ça « ouvrir son carnet de souvenirs ».

Quelques instants plus tard, la puissante voiture s'engagea sur la Nationale 7 et fonça à toute allure vers le Nord.

* * *

Le vieil Arabe, arborant quelques médailles sur sa djellaba blanche, s'approche lentement de Jacques qui laisse son regard errer distraitemment sur les ruines. Il pleut, de cette pluie froide et sale qui arrose régulièrement les hauts plateaux, fertilisant cette terre qui fut le grenier à blé de l'Empire romain et permit à une ribambelle de tyrans de tenir le peuple tranquille.

– Franchement, Monsieur, on se demande pourquoi les Romains se sont installés ici, dans cette cuvette désolée, loin de tout. Enfin, ça nous amène quelques touristes, ça nous distrait un peu. Mais depuis les événements, il n'y a plus personne. Tu n'as pas peur, tout seul, ici ?

– Je ne suis pas seul puisque je suis avec vous, répond Jacques en arabe.

Le vieil homme se tait, laissant Jacques prendre quelques notes et dessiner deux ou trois croquis sur un petit carnet d'écolier. Intrigué, il finit par lui demander : « Pourquoi tu écris ? Pourquoi tu dessines ? Ici, les gens prennent surtout des photos. » Jacques lui répond : « J'écris et je dessine, car je fais provision de souvenirs. »

– Pourquoi des souvenirs ? Tu veux partir ?

– Je ne veux pas, mais je sais qu'un jour, je devrai. Ce qui me rend triste, c'est que je ne pourrai emporter ni la pluie qui tombe ni le vent qui souffle sur Djemila...

* * *

Les platanes habillés d'une large ceinture blanche défilaient devant les yeux mi-clos de Jeanine. A l'avant, les deux hommes parlaient à voix suffisamment basse pour ne pas déranger sa somnolence tandis qu'Odette semblait plongée dans d'insondables réflexions.

– A propos, dit Paul, j'ai eu l'imprimeur au téléphone hier. Il devrait nous livrer les épreuves dans la semaine. Si vous en êtes d'accord, on pourrait sortir le livre d'ici un mois au plus tard.

– Je pense que ce sera possible, le texte n'est pas très long, mais je tiens beaucoup à la mise en page ; et je sais que les imprimeurs sont toujours un peu réticents devant cet exercice.

– Ne vous en faites pas, j'ai tout réglé de ce côté.

Une longue ligne droite s'offrait enfin. Paul appuya sur l'accélérateur, le compteur monta rapidement jusqu'à 140. Comme tous les hommes de leur génération, Paul et Jacques aimaient la vitesse.

* * *

En été, la mer est toujours bleue, désespérément bleue. Les rochers sont rouges, comme sont rouges aussi les rochers d'en face. D'une rive à l'autre, la Méditerranée adore les caresser lascivement. Mais les rochers du Nord n'ont pas de ruines semblables aux nôtres : rouges aussi, caméléons antiques accrochés depuis des siècles à ces falaises abruptes et sauvages. Oui, décidément, le vieil Arabe avait raison, ces Romains avaient de drôles d'idées : ils auraient pu s'installer un peu plus loin,

dans une grande baie protégée du vent et des courants, une baie idéale pour les lourds bateaux chargés de blé et de vin. Mais non, ils ont préféré cette montagne aride et austère, histoire de montrer au monde qu'ils sont de la race des guerriers ; ils ne sont pas ces jouisseurs aquatiques et héliotropes qui peuplent tant de rivages. Jacques sort son petit carnet et note rapidement : « Se rappeler, Tipasa, le soleil et les ruines font leurs noces ».

* * *

La remontée vers Paris se poursuivait tranquillement, les deux femmes, complices et moqueuses, échangeaient leurs impressions sur les dernières nouvelles de Saint-Germain-des-Prés. Les hommes se taisaient, perdus dans des pensées fort différentes qui les ramenaient incessamment à leurs soucis intimes. Paul calculait et recalculait mentalement le nombre de tirages, les factures à honorer, les arriérés d'impôts. Pourquoi faire connaître au monde les écrivains les plus doués de leur génération si c'est pour se retrouver face à de sordides problèmes d'épicier ? Machinalement, il se pencha vers l'auto radio pour chercher une fréquence diffusant de la musique classique.

La voix d'Odette, de l'arrière : « Paul, je t'ai dit cent fois de ne pas t'amuser avec cet appareil en conduisant, ça te déconcentre et ça me fait peur. D'ailleurs, je trouve que tu roules un peu trop vite, nous avons tout notre temps, n'est-ce pas Jeanine ? »

Jeanine ne répondit pas. Jeanine s'inquiétait pour Jacques, elle savait qu'il projetait de retourner à Alger pour une série de conférences, à l'invitation d'universitaires libéraux. Son impuissance à l'en dissuader la désespérait : il lui était impossible d'intervenir dans la décision de Jacques, sa mère vivait encore dans son petit appartement de Belcourt, il souhaitait la voir afin de la convaincre de rentrer en métropole. Par un miracle de télépathie amoureuse, la somnolence de Jacques le ramena à Belcourt.

* * *

C'est un dimanche soir de juin, il fait très chaud. Même les trams ressentent la torpeur en brinquebalant silencieusement. On discute au bas des immeubles comme on discute un dimanche soir : tristement. Demain, il faudra retourner à l'usine, au bureau, à l'école. Mais on a passé une belle journée. On a pris le bus jusqu'à Fort de l'Eau. On aime beaucoup Fort de l'Eau, on y mange des brochettes d'agneau, on y boit un verre de Sidi Brahim qui vous arrache la gorge et vous endort un peu le cerveau. Ensuite, on va à la plage, les yeux brûlés par le soleil implacable. Jacques se souviendra toute sa vie de ce soleil qui fait briller les vagues et les canifs des hommes, occupés à éplucher quelques fruits avant la baignade. Enfin, on court sur la plage jusqu'à l'eau bleue et tiède. Jacques nage près de son oncle, colosse toujours entouré de jolies femmes qui commencent à lorgner sans vergogne vers le jeune garçon. Lui

aussi les regarde de plus en plus attentivement, surtout la petite Simone, la fille de Fernandez, le menuisier de la rue de Lyon. Mais, attention, on regarde, on ne touche pas, même quand on s'éloigne de la masse protectrice de l'oncle et qu'on nage ensemble jusqu'à la grotte de la Souricière, la bien nommée.

A présent, on est rentré, on tient un peu les murs, on n'a pas envie de monter à l'appartement exigü pour le souper. Arrive alors Fernand Ortega, un Espagnol d'Oran que sa femme a fichu à la porte et qui s'est installé chez sa sœur et son beau-frère. Il s'approche de Pépé et lui dit : « Oh, Pépé, je vais te raconter une blague. Je l'ai apprise hier, au bureau : un type rencontre son ami dans la rue et lui lance :

– Tu sais quoi ? Hier, j'ai marié ma fille !

L'autre s'exclame :

– Oh la putain, dis !

– Non, la couturière !

Tout le monde éclate de rire. Pépé, lui, ne rit pas ; il regarde Ortega d'un air suspicieux. Celui-ci reprend de plus belle : « Oh la putain, dis ! » « non, la couturière ! »

« La couturière, Pépé, il a confondu avec son autre fille. Enfin, je sais pas, moi, quand il dit « Putain », c'est une expression, comme on dirait « purée » par exemple. L'autre fille, elle est pas forcément une putain, tu comprends ?

Pépé ne comprend pas.

Les explications d'Ortega ne parviennent qu'à brouiller davantage son esprit.

Pourquoi une couturière serait-elle mieux qu'une putain ? Les putains, ce sont des filles gentilles, les seules qui ne se moquent pas de lui quand il en croise une et qu'il monte avec elle. Car les autres filles, elles n'en veulent pas de Pépé, elles le trouvent bête et moche et ne se privent pas de le lui dire. Cette histoire de putain et de couturière, il n'y comprend vraiment rien, Pépé. Et les autres rient, comme toujours quand il dit quelque chose, ils rient et se rapprochent en cercle et crient tous ensemble « Oh la putain, dis ! Non, la couturière ! », une fois, deux fois, dix fois, vingt fois, tournant autour de Pépé dans une ronde folle et joyeuse. Jusqu'à ce que Pépé en perde la tête, sa pauvre tête qui lui fait si mal, et commence à les menacer, sous les cris excités des plus jeunes, des plus terribles, qui le montrent du doigt, planteurs de banderilles cruels et inconscients.

Le silence se fait d'un coup. Une petite femme vient de sortir de l'immeuble, le groupe se fige et commence à battre lentement en retraite : la mère de Pépé s'approche de son garçon, lui murmure quelques mots en ladino, puis retourne vers l'immeuble, passe la porte et s'engage dans l'escalier, suivi de son grand dadais de fils. Pépé n'a toujours pas compris ce qui les faisait rire. Il presse le pas, il sent monter de sa poitrine des larmes de tristesse et de désespoir que son orgueil de pauvre hère lui commande de cacher.

* * *

Long silence dans la voiture, on remonte la vallée de la Saône, les villes et les campagnes défilent, la Bourgogne s'annonce, vallonnée, hospitalière. Paul profite de la moindre ligne droite pour accélérer, un peu en cachette, un peu honteusement car il a promis à Odette de ne pas faire d'imprudences. Elle déteste la vitesse. Lui, l'adore. La faim s'insinue dans les corps sains et vigoureux. Jeanine, la première, aborde la question : « Nous pourrions profiter de cette belle région pour nous arrêter et déjeuner, qu'en pensez-vous ? » La réponse est unanime. Jacques sort le Guide Michelin de la boîte à gants et commence à chercher la perle gastronomique. Il la trouve rapidement. Le repas est délicat, léger, le vin parfait, comme il se doit. Paul boit peu. Odette, Jeanine et Jacques, un peu plus ; de toute façon, ils ne conduisent pas.

Une heure pour le déjeuner, c'est très raisonnable, pense Paul, nous serons à Paris en fin d'après-midi comme prévu et nous pourrions souper chez le fameux Chinois. Il organise son arrivée mentalement : déposer Jacques et Odette, passer au bureau pour le courrier et, s'il a le temps, faire un saut chez le maquettiste pour la mise en place des photos. Décidément, cette idée de Jacques lui complique la vie. Mais que voulez-vous, c'est lui le génie, l'écrivain adulé, le Nobel !

Et l'ami.

Les choses se gâtent un peu au bas de la côte de la Rochepot ; la voiture se retrouve bloquée derrière une file dense et ininterrompue de camions, de « gros culs » comme dit Paul quand il veut faire populaire. Et qui montent la côte tels de

monstrueux sherpas surchargés à une allure ridicule au point qu'un cycliste un peu entraîné pourrait les dépasser. Malheureusement, la belle voiture de Paul ne peut réaliser cet exploit, gênée par la file de ceux qui descendent en sens inverse à toute vitesse. Paul perd patience et bougonne : « Allez, avancez ! Plus vite bon sang, mais avancez, avancez donc ! »

* * *

– *H'adénaou chouilla, sah'a*, avancez un peu, s'il vous plaît, avancez, il y a de la place à l'avant, *sah'a* ! crie machinalement le vieil employé, coiffé de son fez rouge décoré en lettre d'or des initiales de la compagnie d'autobus d'Alger, enfermé dans sa petite guérite de verre comme dans un aquarium, moulinant de minuscules tickets sur une énigmatique machine avant de les échanger avec les voyageurs contre une somme dérisoire, près de la porte d'entrée à l'arrière du bus qui emmène Jacques à la plage de la Madrague. Ils se connaissent de vue, Jacques va souvent à la Madrague, de l'autre côté de la baie, il aime cette petite plage familiale où les Arabes et les Européens cohabitent dans une joyeuse pagaille de sable et d'eau salée. Mais ce vieil homme, derrière sa cage de verre, éveille à chaque voyage une interrogation quasi métaphysique dans la tête tourmentée de l'adolescent : comment un homme peut-il passer toute sa vie à demander aux autres d'avancer alors que sa fonction l'oblige à rester à l'arrière d'un lourd véhicule qui roule en cahotant à travers les quartiers populaires de la grande ville blanche ?

- *H'adénaou chouilla, sah'a !*

Cette petite phrase toute simple chante dans la tête de Jacques comme une comptine, une fois, deux fois, doux bercement de la route, l'Amirauté, au pied de la Casbah, la mosquée de la Pêcherie, Saint Eugène, les rochers rouges et la mer bleu profond, il fait chaud, ça sent la sueur et l'huile d'olive, dans vingt minutes, le sable, le sel de l'eau qui dessine de gracieux tatouages blancs le long des bras et des cuisses, les cuisses des jolies Françaises, fermes et bronzées ...

- Et merde, pas moyen de passer, tous ces gros culs, ça devrait être interdit ! hurle Paul, tapant rageusement sur le volant de précieux bois vernis.

* * *

Les 200 chevaux se cabrèrent brutalement en même temps. La puissante voiture quitta la route, il y eut un bruit assourdissant qu'aucun des passagers n'entendit.

Il y a des jours, en France, où la campagne est noire.

Comme la mort.

Certains jours, en Algérie, la campagne est noire du deuil de ses meilleurs enfants.

Il en fut ainsi le lundi 4 janvier 1960.

L'AUTEUR

Alain Bouillaguet Vidal est né à Paris en 1951. Il passe une partie de sa jeunesse en Algérie qui deviendra son pays de cœur. Après des études à Sciences-Po Paris, il opte pour l'enseignement des sciences économiques en lycée puis à l'INSEP.

Il a écrit un roman (non publié) qui relate la difficulté pour certains Anciens Combattants de renouer avec la vie civile pendant l'entre-deux-guerres. Ces personnages auraient pu croiser la route d'Aragon et de Drieu.

Il travaille actuellement à la rédaction d'une série de nouvelles donc la particularité est d'être lues en environ 10 minutes. Le recueil s'appellera *10 nouvelles de 10 minutes*. Comme il s'agit de faire la pige au Temps, chacune s'appellera "Chronique"!